

2006

## La portée sapientielle de la maxime chez Paul Valéry, Ou la résurgence des modèles moraux

Rachida BOUZNAKARI

*Université Cadi Ayyad, Béni mellal, Maroc*

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/dirassat>



Part of the [Comparative Literature Commons](#), and the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

---

### Recommended Citation

BOUZNAKARI, Rachida (2006) "La portée sapientielle de la maxime chez Paul Valéry, Ou la résurgence des modèles moraux," *Dirassat*: Vol. 12 : No. 12 , Article 15.

Available at: <https://digitalcommons.aaru.edu.jo/dirassat/vol12/iss12/15>

This Article is brought to you for free and open access by Arab Journals Platform. It has been accepted for inclusion in *Dirassat* by an authorized editor. The journal is hosted on [Digital Commons](#), an Elsevier platform. For more information, please contact [rakan@aarj.edu.jo](mailto:rakan@aarj.edu.jo), [marah@aarj.edu.jo](mailto:marah@aarj.edu.jo), [u.murad@aarj.edu.jo](mailto:u.murad@aarj.edu.jo).

---

## La portée sapientielle de la maxime chez Paul Valéry, Ou la résurgence des modèles moraux

### Cover Page Footnote

(1) Montandon. A., Les formes brèves, Hachette, Paris, 1990, p.31 (2) La Bruyère. J. de., Oeuvres complètes, texte établi et annoté par Julien Benda, Paris, NRF, 1957, p.100

## La portée sapientielle de la maxime chez Paul Valéry Ou la résurgence des modèles moraux

*Rachida Bouznakari*

*Université Cadi Ayyad Béni-Mellal*

Dans cet article, nous essaierons d'analyser quelques maximes extraites des premiers tomes des Cahiers, où Valéry se livre à une véritable activité de moraliste. Ses maximes recensent les lieux communs : l'ennui, l'amour, la mort, le rire, le Moi et j'en passe. Mais, au préalable, une définition de la maxime serait bien de mise.

Selon Montandon la maxime est un concept juridique qu'il définit comme suit : "Une maxime est un axiome du droit envers lequel aucune objection n'est possible"<sup>(1)</sup>. Elle a pris un sens législatif que la bruyère définit ainsi : "elles sont comme des lois dans la morale"<sup>(2)</sup>.

Une distinction intéressante et assez juste, est donnée par Amiel. Selon lui, lorsque l'idée se présente seule et désintéressée, on a une "pensée"; quand elle renvoie à l'occasion et à la cause, on a une "réflexion"; si elle sert à juger les hommes et à donner des règles de vie, on a une maxime. La maxime est donc comme un moule de l'observation générale, une synthèse des expériences avec une prédominance particulière pour l'analyse morale et l'action, exprimée selon une formule logique ou juridique.

Par ailleurs, la maxime sera par définition, un énoncé isolé, sans continuité discursive avec ce qui précède ou qui suit, à l'opposé du flux, du suivi narratif. La fragmentation, l'éparpillement spatial et sémantique sont

---

(1) Montandon. A., *Les formes brèves*, Hachette, Paris, 1990, p.31

(2) La bruyère. J. de., *Oeuvres complètes*, texte établi et annoté par Julien Benda, Paris, NRF, 1957, p.100

donc essentiels. Comment définir cette discontinuité inhérente au genre? Par l'autonomie syntaxique et sémantique.

Là comme ailleurs, la notion de brièveté ne peut être que relative, mais ces textes se prêtaient relativement bien à une définition d'ordre linguistique (dans le cadre d'une analyse des niveaux hiérarchiques de la langue, le morceau bref tend ici à se rapprocher de l'unité du discours selon Benveniste: la phrase<sup>(3)</sup>). D'autre part, la spécificité du genre en question est de combiner la brièveté formelle de chaque texte, et la fragmentation du recueil constitué de l'ensemble de ces morceaux détachés.

Enfin, le genre en question peut se définir par son appartenance à la littérature d'idées. Selon la terminologie de Jakobson, même si ces textes brefs ont une fonction de communication poétique remarquable, leur fonction de communication référentielle reste relativement forte<sup>(4)</sup>. Valéry dans son ordre pur, se permet de tout penser et donc, il n'est pas, ne peut être toujours d'accord avec lui même. Il n'est pas homme à s'attacher à quelques idées, il est homme à "idées" ce qui est très différent. Prince des "idées", il en fait ses "esclaves" :

*"Son idée, c'est précisément de ne s'attacher à aucune et de les manœuvrer toutes. Toute la rigueur (et combien obstinée rigueur) de "la neuve science" est dans cette manœuvre même"<sup>(5)</sup>.*

On sait que l'œuvre en prose de Valéry, a pris pour étude des objets très divers : la littérature, l'art, la politique ou tel sujet proposé par hasard, et sur lequel aussitôt le merveilleux esprit de Valéry s'anime et vient, si je puis dire, battre le briquet.

(3) Benveniste, E., Problèmes de linguistique générale., I, Gallimard, 1966, "Les niveaux de l'analyse linguistique", pp. 119-131.

(4) Jakobson, R., Essais de linguistique générale, 2 Minuit, 1973, chap XI, "linguistique et poétique", pp. 211-248

(5) Tauman, L., Paul Valéry ou le mal de l'art, Paris, Nizet, 1969, p.120

Ceci dit, ses maximes sont classées par thèmes. Il y a de la sorte, des agrégats de maximes autour d'un axe invisible à l'œil nu. Or Valéry dit lui-même que le classement ne lui a pas été possible. En dépit des divisions indiquées aux tables des matières. Des "moralités" se trouvent au chapitre de la "littérature", etc. Dans cet esprit, plus modestement, nous essayons ici de dégager l'essentiel.

A vrai dire, Valéry se livre avec constance à une véritable activité de moraliste. Ses maximes recensent les lieux communs caractéristiques : l'envie, le bonheur, la morale, les vices et les vertus, la pensée, la religion, la mode, la vie, la mort, l'amour, la passion, le bien, le mal, la personnalité, l'individualité et l'humanité en général. Un parti-pris éthique très net se laisse voir à travers ces pensées. En moraliste, Valéry jauge les valeurs consacrées, prend sa propre mesure, examine d'un regard personnel le beau, le bien, le mal et les mobiles des actions humaines (l'amour, la passion, l'argent).

Autant dire, Valéry aime les remarques singulières, elles sont situées sur les confins de la raison dialectique et de la poésie pure et généralement sont des maximes spirituelles qui ont pour cible une angoisse privée ou une vérité communément établie, c'est bien lui qui a écrit : "Ce qui a été cru par tous, et toujours et partout, a toutes les chances d'être faux".

Quelles idées Valéry nous livre-t-il de l'homme? Disons d'abord que chacune de ses pensées est une confidence spirituelle, l'homme qui ne s'adresse qu'à lui-même ne vise pas à l'effet: il ne cherche pas à se convaincre par le truchement de l'art; il se délivre d'un doute ou d'une angoisse ou du sentiment de la solitude en usant du style le plus nu.

Valéry nous donne l'impression d'avoir écrit des maximes, émis des pensées, "mauvaises" ou autres. Sa pensée aime contredire, s'opposer, redresser; elle déteste la convention, garde en horreur l'opinion de la multitude et tend vers une précision, colorée, somptueuse, alors même qu'elle adopte volontiers l'allure et le ton d'une comédie persuasive.

Au fond, Valéry qui est terriblement spirituel et a la gaîté d'un esprit libre supérieur à tout ce qu'il juge, a la tristesse des grands esprits désabusés. "Oh vie, il n'y a qu'un rire qui puisse à tes maux bien répondre".

Parmi tant d'idées profondes ou ingénieuses, nous choisirons les plus personnelles, celles qui nous peignent Paul Valéry vivant, nous révèlent ses goûts et sa manière d'être, de se juger, la démarche de son esprit à partir des premiers tomes des *Cahiers*.

Les sentences de Valéry ont souvent l'accent du XVII<sup>e</sup> siècle :

"Le courage consiste à feindre l'indifférence". *Cahiers.*, II, p.204.

"La déchéance de l'homme est de se reconnaître dans ceux qui l'entourent". *Cahiers*, I, p.300.

Les maximes à résonance pascalienne abondent :

"La plupart des distractions sont des formes de suicide", "La mort fait de la vie une sottise, une sorte d'erreur". *Cahiers*, II, p.120.

Soudain éclate une excitation au courage ou à la puissance :

*"Il faut dominer, dominer, dominer les choses" suivie d'un aveu clairvoyant et désabusé : "l'homme réclame l'éternité, la sécurité - et le changement et le plaisir. Ce mélange de lois et de non-lois, est plus difficile que tout l'un ou tout l'autre". Puis une pensée qui nous montrera Valéry plus proche de Pascal qu'il ne pense : "la vanité de ce que je viens d'écrire ne m'a pas quitté un instant en l'écrivant", Cahiers., I. 122.*

Par ailleurs, les moralistes comme La Rochefoucauld, parlaient avec une clairvoyance cruelle de l'amour ou s'exerçaient à d'habiles analyses. Valéry écrit brutalement et nettement :

"La passion de l'amour est absurde. C'est une fabrication littéraire et ridicule", *Cahiers.*, I, 550.

*"Il n'existe pas d'être capable d'aimer un autre tel qu'il est, on demande des modifications, car on n'aime jamais qu'un fantôme. Ce qui est réel ne*

*peut être désiré, car il est réel. Je t'adore, mais le nez, mais cet habit que vous avez... peut-être le comble de l'amour partagé consiste dans la fureur de se transformer l'un l'autre, de s'embellir l'un l'autre dans un acte qui devient comparable à un acte artiste, et comme celui-ci, qui excite je ne sais quelle source de l'infini personnel", Tel Quel I, 47.*

*"Toutes les amours finissent mal. Il est impossible de penser à un développement sans arriver nécessairement à un dégoût, à la trahison, au mensonge, à la dissolution dans l'ennui, à l'instabilité". Cahiers, VIII, 459.*

S'il écrit des notes d'une rigueur quasi scientifique : "passage de l'amour à la haine. Lois de ce passage et du passage inversé", il se laisse aller à des développements dans le style romantique des grands maîtres de la chair :

*"Lorsque l'amour puissant s'est emparé d'un mortel, il en fait une bête stupide, terrible, dont les forces et les faiblesses sont extrêmes, et qui est comme un animal écorché, fou de sensibilité et de violences", Ibid.*

Et tout d'abord, quelle idée guide Paul Valéry en ses livres? Ses jugements sur l'homme, sont-ils dictés par l'évidence, par l'expérience ou l'esprit de système? Et ses idées sur la religion ne sont-elles pas dues uniquement et trop strictement à l'esprit de géométrie? Dès que nous ne jouissons pas de toutes les lumières, et que nous ignorons la saveur plénière du mot : "bonheur", nous sommes voués à la tyrannie de l'imparfait et nul homme n'a le droit de se déclarer heureux, tant qu'il est vivant.

Valéry précise sa vision désabusée de notre condition :

*"L'animal compliqué. Il met l'amour sur un piédestal. La mort sur un autre. Sur le plus haut, il met ce qu'il ne sait pas et ne peut savoir, et qui n'a même point de sens, C'est ajouter un monde à l'autre. Nous sommes par nature condamnés à vivre dans l'imaginaire, et ce qui ne peut être complété. Et c'est vivre". (Cahiers, V, 411).*

Dès lors, Valéry rejoindra Pascal, bon gré, mal gré, toutes les fois qu'il aura une vue pessimiste de la nature, et prendra pitié de l'homme en notant

- implacablement - ses imperfections, ses illogismes ou ses tares. L'homme se venge d'être lui-même, paraît dire l'auteur des Mauvaises Pensées :

*“L’insuffisance d’adaptation, les troubles et inexactitudes de ses accommodations, les accidents et les impressions qui lui font prononcer le mot irrationnel, il les a sacrés, il y a trouvé des profondeurs, et ce bizarre produit : la mélancolie. Le comble de l’humain, c’est que l’homme y a pris goût : recherche de l’émotion, fabrication de l’émotion, désir de perdre la tête, de la faire perdre, de troubler et d’être troublé”, (Cahiers., V, 210) il compense, il conserve :*

“Conservation des observations, des émotions : poésie, musique, prière... des données d’établissement et d’actes. Il s’accommode... il accommode”. (Cahiers, V, 510).

Mais comment l'homme se distrait-il finalement de son sort, échappe-t-il à l'ennui?

“Le réel ne se suffit pas. Preuves : les contes, la musique, les recherches, les espoirs... Sans besoins artificiels, trop de temps”, (Cahiers, V, 450) fatigué d’ailleurs” d’imaginer sans obstacle”.

“L’homme fait des palais et des machines, il vole, il combine l’orchestre. Il obtient quelques minutes extraordinaires”, (Cahiers. V, 540).

Et puis la vanité le console. L’homme est si malin que, à ses pensées sans réponse (sur la destinée), il a trouvé le moyen de répondre par l’art de les exprimer :

*“Pendant qu’il fabrique de belles phrases, les sombres développements, pendant qu’il se bâtit une pure et savante prison logique, la souffrance et la peur se changent en ressources de son orgueil, et s’oublie profondément à se regarder”, (Cahiers., V, 644).*

L’homme de Valéry est plus géomètre que celui de Pascal qui ne songe qu’à se divertir de son ennui; il est aussi plus moderne, plus épris de méthode, mais tout aussi prompt à l’illusion et à l’erreur, tout aussi disposé à être victime de sa misère. La nature le transcende toujours, mystérieuse elle même, elle fait de l’être qui l’étudie un “animal” rempli de secrets, une “énigme”, un “chaos”, en



butte aux ruses de l'infiniment petit et de l'infiniment grand, comme dans les austères "Pensées" : "plus l'homme est intelligent, plus les choses et les événements lui sont bêtes". Et la vie est moins cruelle que l'homme, inconscient bourreau de lui-même et de son prochain :

*"L'homme ne peut offrir à l'homme que son mal. Ce qui se voit dans tous leurs rapports quand ces rapports se développent le moins du monde", (Cahiers., V, 530).*

De telles lignes ne peuvent s'écrire sans que leur auteur ait un sens profond de la pitié et une vue très exacte de la condition humaine. Le génie qui lit dans les âmes n'y découvre le plus souvent que les signes de la souffrance, les tares de la maladie ou les déficiences d'une intelligence bornée.

De quelle couleur terrible est cette pensée, et quelle abdication de l'espoir suppose-t-elle? :

*"Bonheur et justice ne sont point de ce monde, et quand, par occasion ils y entrent et le traversent, ce sont des monstres qui, répandent l'épouvante, car ils ne sont pas d'ici"; (Cahiers, V, 360).*

En intellectuel fidèle au culte des idées, Valéry met en cause l'intelligence plus que le cœur ou la volonté, quand il cherche les causes lointaines d'un crime. Il est même tenté de l'assimiler à un mauvais rêve qui s'achèverait sur un acte à demi conscient :

*"La plupart des crimes étant des actes de somnambulisme, la morale consisterait à réveiller à temps le terrible dormeur", (Cahiers. VI, 522)*

Il y a quelque cruauté à reprocher à un écrivain sensible de parler de la mort avec rudesse, comme si elle était la seule chose dont il n'eût pas pitié. Paul Valéry pense à elle sans tendresse, parce qu'elle est funeste aux hommes et accable leur destin quand, déjà, les souffrances et la maladie les ont suppliciés:

*"L'homme acculé, appuyé à sa mort. Adossé à sa disparition, Inséparable d'un roc et d'une porte secrète. Quel ennemi le suivra dans l'évanouissement?" (Cahiers., VI, 810).*

Mais l'accent de la compassion s'enrichit d'une nuance de coquetterie, les mots eux-mêmes sont des caresses et ont la douceur des plus douces allusions à la joie, quand ils saluent l'œuvre de la vie en dressant sur son tombeau des images splendides :

*“La vie vole de corps en corps, traquée par leur faible durée, comme un oiseau traqué qui fuit, de branche en branche, leur tremblante fragilité”, (Cahiers., VII, 540).*

La mort veut qu'on parle d'elle à mots couverts, en termes brefs, déchirants, et comme éclairés de sanglots. Il ne faut pas lui donner l'idée de nous frapper, ni d'interrompre un discours. Est-ce qu'elle aime qu'on parle d'elle? Y consent-elle assurément? Il est beau de dire en soulignant l'influence de la souffrance sur la vie et l'impossibilité d'une certaine résignation :

*“La mort est un acte d'un cœur...” “La vie se passe à craindre ou à désirer la mort”, (Cahiers., VI, 633).*

Sur le Moi, sujet éminemment valéryen :

*“Le Moi n'est pas un. Et qui le sait? Et qui pourrait donner un sens à cette proposition? Mais à chaque instant, il n'y en a qu'un, et plus ou moins net. L'homme fait ceci - l'homme fait cela. Erreur. Quelque chose fait cela, et tout l'homme suit à sa manière”, (Cahiers., III, 300).*

Paul Valéry moraliste, et qui s'est tant occupé du Moi, écrit une pensée que ne désavouerait pas Pascal, contempteur du Moi haïssable :

*“Orgueil, je suis le Moi sans faute, - le seul, unique indestructible, invincible moi... qui mesure et manque tout - qui dépasse et submerge tout - qui... qui... c'est-à-dire qui serait tel - si cela ne dépendrait que le Moi”, de même celle-ci : “l'humanité - l'homme ne vaut que par l'inhumain” qui évoque “l'homme passe l'homme” de Pascal.*

Comme Baudelaire, Valéry n'aime pas le rire :

*“Pour ce qui est rire est le propre de l'homme. Je ne sais si vrai. Mais pourquoi le rire serait un moyen, une ressource de l'être le plus pensant? De l'homme? Ce vomissement du cerveau - cette équation d'une image ou d'une idée ou d'une coïncidence avec une chatouille?”*, (Cahiers., VII, 455).

Pour Valéry d'ailleurs, ce qui est important n'est pas le comique, mais le phénomène du rire :

*En général tous les analystes du rire ont négligé le phénomène lui-même, pour considérer ce qui fait rire - ce qui est un point secondaire. De plus ils ont cherché une signification à ce qui n'en veut pas avoir”,* (Cahiers, VII, 622).

Pourtant, reprenant l'exemple de la chute d'un homme rangé par Bergson sous l'insatisfaisante étiquette du mécanique plaqué sur le vivant, Valéry donne son explication :

*“Si on rit de l'homme qui glisse et choit - c'est à cause de la sensation qu'on éprouve soi, de bien tenir, de ne pouvoir tomber tandis que l'identification par les yeux fait réaliser virtuellement la chute du passant. Il y a contradiction interne”,* (Cahiers., VII, 174).

Enfin de compte, la condition humaine analysée par Paul Valéry est plus affligeante que ne le voulut Pascal qui reconnaît “la grandeur de l'homme avec Dieu”. Le “moi” de Valéry n'est pas haïssable, il étonne parfois, surprend et charme parce qu'il est humain et inquiet. D'où vient son angoisse et comment la caractériser?

La forme brève conduit irrémédiablement au pessimisme. D'Héraclite à Cioran, en passant par la Rochefoucauld ou Beckett, la brièveté est la forme privilégiée du désespoir. L'optimisme est l'apanage de ceux qui s'installent dans le confort d'une parole abondante, le plus souvent, génératrice de système. Le système est la planche de salut de certains pessimistes (on pense à Proust) mais les vrais désespérés sont brefs et n'ont pour lutter contre le désespoir que ces projectiles de mots brièvement rassemblés. Tout leur art de

vivre tient dans cette capacité à formuler brièvement les quelques mots qu'ils vont jeter au visage du désespoir.

Au terme de cette étude, nous avons pu voir en elle une analyse thématique des maximes de Paul Valéry. Lesquelles maximes font de lui un moraliste sans égal, qui a dû à des vues de poète, à la puissance du regard intérieur, à une sensibilité toute racinienne au "cœur, dirait Pascal - une sympathie profonde pour toutes les forces de la vie.

Que le regard inlassable de sa conscience erre sur le monde extérieur, et qu'il renferme cet univers dans son âme, aux profondeurs d'abîme, et aux plans multiples comme ceux du ciel-étoilé, son angoisse ne s'apaise pas. Et il ressent devant lui-même, devant l'univers et devant les hommes, la même impression d'insécurité. Disons nettement que ce sentiment de solitude métaphysique est celui du philosophe et du penseur que nulle pensée n'a comblé, et que mille douleurs ont pu atteindre.

S'il échappe au désespoir, il ne se dérobe pas à l'anxiété et si l'absurde selon Albert Camus, est le contraire de l'espoir, Valéry cesse d'espérer et connaît cette position absurde de la raison qui attend tout d'elle-même, ne croit qu'à elle-même et reste en deçà de la vérité.

### **Résumé :**

Cet article se veut une analyse thématique de quelques maximes extraites des premiers tomes des *Cahiers*, où Paul Valéry se livre à une véritable activité de moraliste. Ses maximes recensent les lieux communs caractéristiques : l'envie, le bonheur, la morale, les vices et les vertus, l'amour, la mort, l'individualité et l'humanité en général.

**BIBLIOGRAPHIE**

- Benveniste, E.**, Problèmes de linguistique générale, Gallimard, 1966.
- Berranger, M., -P.**, Dépaysement de l'aphorisme, José Corti, 1988.
- Blanchot, M.**, L'entretien infini, Paris, Gallimard, 1969.
- Blanchot, M.**, L'écriture du désastre, Paris, Gallimard, 1980.
- Bourjea, S.**, "La comminution valéryenne", poétique n° 62, 1983.
- Derrida, J.**, L'écriture de la différence, Seuil, 1963.
- Formes littéraires brèves**, (éd. Alain Montandon), Wrocław, 1991.
- Jakobson, R.**, Essais de linguistique générale, 2, minuit, 1973.
- Lacoue-Labarthe, Ph. Et Nancy. J.J.**, Théorie de la littérature du romantisme allemand, Paris, Seuil, 1978.
- Montandon, A.**, Les formes brèves, Paris, Hachette, 1992.
- Nemer, M.**, "Les intermittences de la vérité", Studi Francesi n° 78, Roma, 1982.
- Susini-Anastopoulos, F.**, "Fragment", Dictionnaire Universel des littératures, T.L, sous la direction de Béatrice Didier, Puf, 1994.
- Tauman, L.**, Paul Valéry ou le mal de l'art, Paris, Nizet, 1969.